

LE JOUR, 1946
3 FEVRIER 1946

LES « PHILHELLENES » ET LA GRECE

Le débat sur la Grèce devant le Conseil de Sécurité revêt une grandeur eschylienne. « *Maintenant, dit le russe, nous insistons sur le retrait immédiat et sans conditions des troupes britanniques de Grèce. C'est tout* ».

« *Ce que dit M. Vychinski, répond l'Anglais, loin de justifier le départ des troupes britanniques de Grèce, justifierait l'envoi de renforts* ».

Ainsi M. Bevin, travailliste et le camarade Vychinski rompent des lances. A travers le socialisme et le communisme, deux empires sont aux prises.

Qui osera dire que la Grèce ne passionne plus que les Grecs ? que les routes maritimes et terrestres sont libres et que les frontières sont garanties ? Qui pourra détacher ses regards d'un point de l'univers où des intérêts universels sont en jeu ?

De toute force, les Russes veulent que les Anglais quittent la Grèce, cependant que la quasi-unanimité des Grecs désire manifestement leur présence ; de toute force, les Russes veulent que des pays menacés par le désordre soient abandonnés à eux-mêmes, pour devenir des champs d'expériences « démocratiques ». Quant aux Anglais, les voilà attaqués sur un terrain européen parce qu'ils se sont intéressés à une position asiatique. La diversion on le voit n'est pas seulement le propre des stratèges, et la diplomatie une savamment de la technique des généraux.

En pleine guerre, les Grecs avaient tenu une conférence au Liban. Les Hellènes de tous les partis s'étaient rejoints sur une de nos montagnes ; et les dieux de l'Olympe, touchés par leur infortune, avaient paru favoriser leur rencontre sous nos cieux.

« *Il fut convenu alors, d'accord avec Staline que les Britanniques rétabliraient l'ordre et remettraient sur pied le gouvernement civil en Grèce* ». Voilà ce que dit l'Anglais.

Chacun pense aujourd'hui que si les Britanniques quittaient la Grèce, des choses affreuses se passeraient sur cette terre sacrée. Mais la politique russe est évidemment gênée par cette présence. De même que la présence russe gêne l'Empire britannique en Iran.

Du bonheur des Grecs et de celui des Iraniens, on ne paraît avoir que peu de souci. La différence entre les Anglais et les Russes, c'est que les premiers se battent avec des armes seulement politiques, tandis que les autres doublent leur arsenal politique d'un arsenal « philosophique » où les explosifs ne manquent pas.

La discussion de vendredi à Londres est, en tous points, mémorable. C'est une chose inédite dans l'histoire des nations. Une tribune est offerte aux gouvernements pour y débattre leurs griefs comme s'il s'agissait d'un simple parlement national. Et les « Commissars », aux Affaires étrangères de l'URSS et les maîtres du Foreign Office, c'est tout juste s'ils ne s'envoient pas leur

témoins. Si les « Grands », pour régler leurs comptes, pouvaient renouveler l'aventur des Horaces et des Curiaces, nous serions tous moins haletants ; Mais les affaires de ce genre prennent facilement d'autres dimensions et le fait de s'envoyer des horions sur la tête quand on s'appelle Bevin et Vychinski n'est pas tout à fait rassurant. Il reste qu'on a parlé de la Grèce à Londres et qu'on y parlera de l'Indonésie *avant d'avoir ouvert le dossier de l'Iran* ; et que ce qu'on a appelé, l'autre jour, *un succès de l'ONU*, (lorsque les iraniens résignés ont consenti à entrer en conversation intime avec les russes), doit être considéré comme un succès pour Moscou.

Que M. Bevin se soit fâché en public comme il l'a fait, qu'il ait dit à haute voix sa lassitude et son impatience, c'est un signe qu'il faut retenir. La guerre des nerfs devient périlleuse quand elle commence à provoquer publiquement la colère du Foreign Office.